

ontologique qu'il ne faudrait pas réduire à un effort ascétique d'imitation de Jésus-Christ et de purification intérieure (ce qui ne signifie pas que cet effort soit négligeable).

H. JENNY.

Note sur le réalisme de la liturgie

L'un des problèmes que nous posent la fête liturgique et la pastorale liturgique en général, c'est celui de sauvegarder à la fois le caractère transcendant du mystère et son insertion dans la réalité humaine.

En face d'une liturgie considérée comme une projection idéale et abstraite sur un plan supérieur, d'une humanité sauvée mais exsangue, une certaine action apostolique revendique les droits d'une adaptation concrète aux réalités sans cesse mouvantes : elle cherche les moyens d'une organisation de salut et d'une pastorale qui élimineraient peu à peu les données traditionnelles d'une liturgie maintenant dépassée.

Or il faut le dire avec force : s'il est vrai que Dieu nous sauve par les sacrements du Christ, il est vrai aussi que Jésus nous sauve réellement, c'est-à-dire qu'il nous atteint dans notre véritable situation, là où nous sommes aujourd'hui.

Le problème que l'on pose est finalement un faux problème : il se résout par l'approfondissement des éléments qui sont en cause. Nous devons tenir à la fois au caractère gratuit et original du mystère chrétien, et d'autre part au caractère « salutaire » du même mystère, c'est-à-dire à son enracinement dans la plus humaine et la plus actuelle réalité.

Nous éviterons ainsi un double péril :

celui d'une liturgie tellement indépendante de la vie concrète qu'elle apparaîtrait comme une survivance archéologique, une sorte de « parachutage » des moyens de salut sur une humanité stupéfaite et passive;

celui d'une vision apologétique ou faussement apostolique du mystère, d'un certain « concordisme » liturgique, qui engagerait à ce point les signes rituels dans le flux et le reflux des idées et des mœurs profanes que l'on perdrait tout contact avec la réalité divine.

Pour tenir à la fois notre double propos et éviter ce double péril, il me paraît intéressant de rappeler quelques principes qui nous gardent de toute trompeuse quiétude dans l'exercice, même

le plus solennel, des mystères sacrés, et montreront ce que j'appellerais volontiers le caractère tragique de la liturgie.

1. *Le « rituel » est à base de « réel ».*

Quels sont les éléments essentiels de la liturgie chrétienne? C'est l'Eucharistie, c'est-à-dire un Corps broyé, du Sang répandu.

Quel est le fait primitif, quelle est l'origine radicale de nos rites sacramentels? C'est le repas au soir du jeudi saint. Atmosphère de trahison, de ténèbres, de testament, de mort; drame de famille; Judas, les grands-prêtres, Pilate, les soldats, la flagellation, la croix infâme. C'est, quelques heures plus tard, l'agonie à Gethsémani.

Et, avant tout cela, comme ramassées dans ces heures lourdes, toutes les années de pauvreté, de travail, de patience, de prédication, de souffrance, toute la réalité de l'Incarnation du Fils de Dieu.

L'Eucharistie est un mémorial. Et non pas dans le sens d'un coffret qui contient des souvenirs précieux et poussiéreux. Mais une re-présentation de ce passé rendu présent.

Si nous avons une liturgie purement conceptuelle, intellectualisée, faite de formules ou de symboles abstraits, de purs gestes sans matière, alors nous pourrions craindre de la voir se volatiliser. Mais nous ne pouvons pas nous passer de cette « matière » sublime et réelle qui est au centre de tout : le Corps du Christ, son Corps vivant, sous ce que nous nommons d'un mot malheureux les « apparences ». Ces apparences elles-mêmes sont une grande réalité : les « espèces » ou « accidents » nous permettent en effet d'avoir, si l'on peut dire « entre les mains », d'une manière tangible, ce Corps du Christ qui va nourrir les chrétiens.

A ce point de vue, il est important que nous mettions en relief la « présence réelle » dans l'Eucharistie. Ce dogme, parfois présenté à part de celui du sacrifice, ne prend tout son sens « salvateur » que dans la référence à tout le mystère sacré.

Il suffirait donc de bien réfléchir à la réalité profondément humaine et tragique de l'Eucharistie pour donner à toute la liturgie son coefficient de réalisme.

2. *L'offrande eucharistique, issue du réel quotidien.*

Le mystère liturgique va donc puiser sa réalité dans le fait concret de la Croix du Christ. Mais si maintenant nous envisageons l'initiative humaine du sacrifice eucharistique, nous trou-

vons une autre source de « réalisme » : c'est l'offrande du peuple chrétien.

Pas de messe sans l'apport du pain et du vin.

Or le pain et le vin, c'est la nourriture de l'homme, le fruit de son travail, c'est sa joie et sa peine, c'est la souffrance et c'est la force de l'homme.

Il y a là un enracinement authentique du mystère.

Il ne suffit pas de dire, comme on le fait aux enfants, que nous unissons nos « petits sacrifices » au Sacrifice de notre Sauveur. C'est la vie même, dans ce qu'elle a de plus ordinaire et de plus dramatique, c'est la peine de l'homme, c'est sa destinée tragique, c'est tout cela qui est assumé. C'est de ce réel concret et quotidien que part le mouvement d'offrande : le Christ dont nous ne prenons pas l'initiative profonde, puisqu'il est la tête de l'Église, attend pourtant que nous voulions bien commencer, à chaque messe, la marche ascendante avec lui vers le Père. Et c'est alors que, reprenant à son compte notre effort timide, Jésus apporte une valeur divine à notre sacrifice : et c'est dans cette union, où se joue le mystère de l'Église, que se noue la réalité du salut rédempteur.

Le mot qui résume la part de l'homme dans l'offrande de la messe n'est autre que celui du Sauveur au jardin de Gethsémani : *Fiat*. Que Dieu le Père accepte ma vie telle qu'elle est, ma souffrance, ma mort. Et nous sommes tentés, comme le Christ a voulu l'être, de dire ces mêmes paroles : « Que ce calice s'éloigne de moi. » Le calice, ici, c'est bien celui de la messe, mais, dans cette coupe de vin, je trouve la pauvreté, la faiblesse, la souffrance, le péché même : c'est ce calice qu'il me faut accepter et boire; et voici la merveille : il devient « coupe de bénédiction » remplie du sang du Christ.

La liturgie a donc trouvé dans la profondeur de la vie quotidienne un enracinement réel au point de départ du sacrifice; la même liturgie s'insérera à nouveau dans la même vie quotidienne au moment de la conclusion qui sera la communion du fidèle au corps et au sang de Jésus.

Offrande et communion sont les deux colonnes sur lesquelles prend pied le grand arc de voûte qu'on appelle la prière eucharistique.

3. Les fêtes d'Église sont situées dans le temps et dans le lieu.

Ce que nous venons de rappeler à propos de l'Eucharistie quotidienne, nous pouvons le dire d'autre façon en considérant les différentes fêtes d'Église, en particulier la fête de Pâques, centre

de l'année chrétienne, et la série des dimanches qui sont la Pâque hebdomadaire incessamment renouvelée.

Les fêtes d'Église ne sont pas de simples souvenirs, ni des anniversaires rappelant un fait passé. Elles sont la re-présentation, la « remise dans le présent » des diverses phases du mystère, leur insertion dans le temps et dans le lieu.

Chaque Pâque nouvelle s'incarne dans des circonstances nouvelles, pour tel peuple ou tel groupe particulier de fidèles.

Chaque dimanche apporte sa nouveauté; comme nous le chantons à la Vigile pascale, l'Eucharistie procède à l'élimination de ce qui est vieux et apporte un ferment de rénovation.

Parfois l'on se demande quelle grâce particulière la fête de Pâques peut donner à ceux qui la célèbrent : n'est-ce pas tous les jours l'Eucharistie ?

L'Eucharistie, en effet, dans sa substance, c'est toujours le Christ présent et agissant. Mais s'il demeure avec nous jusqu'à la fin des siècles, c'est pour nous accompagner sur notre route. Il n'est pas comme une sorte d'élément inanimé, passif et inerte : Jésus est là, vivant, immortel : c'est nous qui passons et mourons.

Et le Seigneur passe avec nous.

Chaque jour de nouveaux péchés, de nouveaux hommes, une histoire nouvelle, un progrès constant, une marche vers le salut.

Et c'est la même Eucharistie qui transforme ces données toujours neuves, toujours « récentes », toujours susceptibles de changement.

Ce sont les péchés de cette année, de cette semaine, de cette journée que j'accuse, ce sont les travaux d'aujourd'hui que j'offre, ce sont les douleurs de cet instant que j'unis à la gloire du Christ.

Les fêtes liturgiques sont donc comme alourdies du poids de notre vie quotidienne.

Ce qui en fait l'âme, ce qui leur donne leur valeur, leur richesse, leur grâce, c'est l'Eucharistie célébrée au cœur de ces fêtes.

Sans l'Eucharistie, pas de fête d'Église.

Mais qu'est-ce qu'une Eucharistie sans temps ni lieu ?

Et l'Eucharistie, nous le répétons, c'est le sacrifice de Jésus sans doute, mais mystérieusement uni à celui de l'Église et de tous ses membres.

Tant que l'Église sera en marche, tant que les hommes seront des êtres progressifs, tant qu'il y aura une histoire humaine, il y aura un mystère de transformation; il y aura une liturgie de salut, il y aura une Eucharistie sans cesse nouvelle.

La grâce particulière des fêtes d'Église, c'est donc la grâce eucharistique dont chaque groupe de fidèles a besoin pour ce temps et pour ce lieu.

Pourquoi cette crainte de donner à la liturgie sa transcendance, son caractère surnaturel, son mystère ? La liturgie contient dans sa substance même la réalité la plus concrète. A ce point de vue, la lecture évangélique en pleine Eucharistie prend une valeur non seulement de rappel historique, mais d'enracinement humain. Le Christ de l'Eucharistie a la même réalité humaine que le Christ de l'Évangile.

Il se trouve que la liturgie a gardé son aspect traditionnel, sa splendeur, son ampleur normale dans les lieux éloignés du monde que sont les monastères; mais elle est née au sein des Églises, bien avant l'éclosion des communautés religieuses. Les monastères ne sont pas autre chose que des Églises de parfaits : le cœur de la réalité liturgique, au couvent comme en pleine ville, c'est la vie quotidienne des hommes assumée par le Christ au centre de son offrande eucharistique. Nous n'avons pas seulement à essayer de prolonger les mystères sacrés jusque dans les sentiers obscurs de nos soucis journaliers. Nous devons aussi et d'abord découvrir ce qui existe au plus profond, ou, si l'on préfère, au plus haut de la transcendance du mystère, c'est-à-dire le battement de nos cœurs d'hommes, et le battement du cœur humain du Fils de Dieu.

« L'un d'eux lui perça le côté d'un coup de lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en témoigne... afin que vous aussi vous croyiez » (Jean, 19, 34-35).

La mort du Christ, sa croix, son sang, les soldats et les voleurs, les tortures et la soif, la dernière clameur : qui pourra nous proposer un réalisme aussi tragique ? Que sont nos petites histoires à côté de la grande histoire ? Le drame de Jésus ne vient-il pas donner valeur et profondeur et rayonnement à nos drames humains particuliers ?